

Marcel DUGAS

« Salve Alma Parens »

Suivi de deux articles par Jean-Éthier Blais
Au sujet de « Que sont mes amis devenus... »
par Louis-Guy Gauthier

Introduction par François Lanoue

Édité par Réjean Olivier



Livre numérique

Joliette
Édition privée
2013

« Salve alma parens »

Marcel DUGAS

« Salve alma parens »

Suivi de deux articles par Jean-Éthier Blais
Au sujet de « Que sont mes amis devenus... »
par Louis-Guy Gauthier

Introduction par François Lanoue

Édité par Réjean Olivier

Livre numérique

Joliette
Édition privée
2013

Livre numérique :

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et archives nationales du Canada

Bibliothèque et archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-920904-54-5 (Format PDF)

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière, 107

Livre format papier :

ISBN : 978-2-920904-70-5

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière 6

Dépôt légal : 3^e trimestre 2007

Bibliothèque et archives nationales du Canada

Bibliothèque et archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-920904-70-5

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière 62

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada

Dugas, Marcel, 1883-1947

Salve alma parens. Suivi de deux articles par Jean-Éthier Blais au sujet de Que sont mes
amis devenus-- par Louis-Guy Gauthier

(Collection Oeuvres bibliophiliques de Lanaudière ; no 62)

Ed. originale de Salve alma parens: Québec : Éditions du Chien d'or, 1941.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-920904-70-5

1. Dugas, Marcel, 1883-1947. I. Éthier-Blais, Jean, 1925-1995. II. Olivier,
Réjean, 1938- . III. Titre. IV. Collection.

PS8507.U431S24 2007

C841.52

C2007-941377-3

PS9507.U431S24 2007

N.B. Les photos à l'intérieur de l'opuscule sont extraites de la collection de
cartes postales de la Bibliothèque et archives nationales du Québec.

Le fonds François-Lanoue conservé au Musée d'art de Joliette renferme aussi
plusieurs cartes postales et photos anciennes de Saint-Jacques-de-l'Achigan.

Autographe

À :

De :

En quelques pages, Marcel Dugas fait une gerbe de sa vie, fruit de sa « petite patrie adorée », Saint-Jacques-de-l'Achigan qu'il appelle sa mère nourricière...

Introduction par François Lanoue, prêtre

Introduction

SALUT ! MÈRE NOURRICIÈRE !... S'agit-il d'un salut d'arrivée, de bonjour, comme dans Ave Maris Stella! ou d'un « Au revoir », d'un départ ? De ce dernier, me semble-t-il.

En quelques pages, Marcel Dugas fait une gerbe de sa vie, fruit de sa « petite patrie adorée », Saint-Jacques-de-l'Achigan qu'il appelle sa mère nourricière. Dans une symphonie de mots précieux, de figures de style ciselées avec qui il dresse une chorégraphie chatoyante qui dans un chant éblouissant fait éclater le plus émouvant hymne à la paroisse de sa naissance, tout y figure : les saisons, les ancêtres, la jeunesse, l'Église, la prière, le tabac, le Seigneur, les sacrements, la nature, l'Évangile, « les montagnes bondissant dans l'azur, escaladant l'infini ».

Je suis tenté de saluer cette ode impressionniste comme une Toussaint de la création. Pour ses bienfaits, l'auteur remercie sa paroisse natale, sa MÈRE NOURRICIÈRE.

Il pressent qu'il va bientôt la quitter. Il la salue comme une mère vénérée. De par le vaste monde existe-t-il, comme Saint-Jacques, une « petite patrie » saluée avec pareille gerbe d'azur éthéré ?

Merci, Marcel Dugas, de nous nourrir, nous aussi, de cette catéchèse somptueuse.

François Lanoue, prêtre

Joliette, le 2 juillet 2007

P.S. Je dédie cette « introduction » à sa nièce nonagénaire, Sœur Thérèse Dugas, s.s.a., ma voisine d'enfance, au cœur enflammé comme celui de l'oncle Marcel.

F. L.



Saint-Jacques-de-l'Achigan – Collection BANQ
(Photo L. Charpentier Limitée, Montréal)

Notice biographique¹

(Saint-Jacques-de-l'Achigan, Montcalm, 1883 – 1947) Poète et essayiste, Marcel fait ses études au Séminaire de Joliette et au Collège de l'Assomption, où il a obtenu un baccalauréat en 1906. Il a également suivi des cours de droit à l'Université Laval à Montréal. De 1915 à 1920, il publie beaucoup, donne des conférences et collabore à l'Action, au Pays et au Nigog. Il part à Paris en 1920. Il ne reviendra au Canada qu'en 1940 et travaille pour les Archives de l'ambassade du Canada.

Marcel Dugas a reçu le Prix de la Fondation Marcellin-Guérin de l'Académie française en 1930. Il est considéré comme le pionnier de la critique au Canada français.

¹ La notice biographique et la liste des œuvres sont extraites du site web « L'Île » de l'U.N.E.Q.



Saint-Jacques-de-l'Achigan, partie nord du village en hiver – Collection BANQ

Œuvres (par ordre chronologique)

Le Théâtre à Montréal / Marcel Henry, [pseud.] Propos d'un Huron canadien
Paris : Henri Falque éditeur, 1911.

Feux de Bengale à Verlaine glorieux / Marcel Dugas Montréal : Marchand frères limitée, 1915.

Note : Papillon d'errata ; « Travail lu à l'Alliance française le 15 février 1915, et soumis depuis lors à quelques retouches. »

Feux de Bengale à Verlaine glorieux / Marcel Dugas Montréal : Marchand frères limitée, 1915.

Note : Papillon d'errata ; « Travail lu à l'Alliance française le 15 février 1915, et soumis depuis lors à quelques retouches. »

Psyché au cinéma / Marcel Dugas Montréal : Paradis-Vincent éditeurs
1916

Versions / Marcel Dugas Louis Le Cardonnell, Charles Péguy Montréal :
Maison Francq, 1917.

Note : « Charles Péguy » est le texte d'une conférence donnée à Québec et à
Montréal ; Date de l'achèvement d'imprimerie : le premier octobre mil neuf cent dix-
sept

Apologies / par Marcel Dugas M. Albert Lozeau, M. Paul Morin, M. Guy
Delahaye, M. Robert La Roque de Roquebrune, M. René Chopin Montréal :
Paradis-Vincent éditeur, 1919.

Confins / Marcel Dugas ; Tristan Choiseul [pseud.]. Paris : [s.n.] 1921.

Flacons à la mer / Marcel Dugas. Proses Paris : Les Gêmeaux, 1923.

Note : « Ces proses ont paru dans des revues et journaux canadiens et dans un
volume, tiré à un petit nombre d'exemplaires, et hors commerce. » Titre de la
1^{ère} éd. : Confins

Verlaine / Marcel Dugas. Essai. Paris : Radot, 1928.

Littérature canadienne / Marcel Dugas. Aperçus. Paris : Firmin-Didot et cie
éditeurs, 1929.

Cordes anciennes / Marcel Dugas. Proses. Paris : Éditions de l'armoire de
citronnier, 1933.

Un Romantique canadien / Marcel Dugas Louis Fréchette, 1839-1908.
Paris : Éditions de la « Revue mondiale », 1934.

Note : Feuille d'errata

Un romantique canadien / Marcel Dugas. Louis Fréchette, 1839-1908 Paris :
Éditions de la Revue mondiale, 1934.

Nocturnes / Sixte le Débonnaire. Paris : Archipels Jean Flory, 1936.

Note : Titre de la couverture ; Date d'édition tirée du Dictionnaire des œuvres
littéraires du Québec, t. 2, p. 756

Pots de fer / Marcel Dugas. Québec : Édition du Chien d'or, 1941.

Note : Sur la p. de t. Tous droits réservés

Salve alma parens / Marcel Dugas. Québec : Éditions du Chien d'or, 1941.

Note : Titre de la couverture

Notre nouvelle épopée / Marcel Dugas. Ottawa [Ont.] : Service de l'information Ministère des services nationaux de guerre, 1941.

Approches / Marcel Dugas. Québec : Éditions du Chien d'or, 1942.

Note : 1 : Léo-Pol Morin ; 2 : Né à Saint-Casimir, M. Alain Grandbois ; 3 : L'Univers de François Hertel ; 4 : St-Denis Garneau ; 5 : Simone Routier, vitrail ; 6 : Notre nouvelle épopée.

Paroles en liberté / Marcel Dugas. Montréal : Éditions de l'Arbre, c1944.

Note : Date de l'achèvement d'imprimerie : le 29 juillet 1944

Un Romantique canadien / Marcel Dugas. Louis Fréchette, 1839-1908. Montréal : Éditions Beauchemin, 1946.

Note : Titre de dos : Louis Fréchette ; Édition originale, Paris : Éditions de la « Revue mondiale », 1934

Lettres adressées à Marcel Dugas, 1912-1947 : chronologie / par Louis-Guy Gauthier. L'Assomption : Collège de l'Assomption Bibliothèque, c1980.

Note : « Ces lettres sont conservées à la bibliothèque du Collège de l'Assomption... ».

Il y a cent ans à Saint-Jacques naissait Marcel Dugas un de nos plus grands poètes en prose / François Lanoue ; suivi de Salve alma parens / par Marcel Dugas. L'Assomption : Collège de l'Assomption Bibliothèque, 1983.

ISBN : 2920248529 (rel. À spirale)

Note : Édité par Réjean Olivier ; Titre de la couv. : 1883-1983, exposition Marcel Dugas, 66^e cours, 1898-1906.

Petites études sur les œuvre d'un lauréat / Frédéric-Alexandre Baillargé. Suivi de Baillargé et Fréchette / par Marcel Dugas. Saint-Jacques : Éditions du Pot de fer, 1994.

ISBN : 2-921480-07-7 (rel. Mobile)

Note : Le texte de cette édition provient d'articles publiés dans « Le Bon combat », Joliette, vol. 9 (1893). – Verso de la p. de titre.

Poèmes en prose / Marcel Dugas. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 1998.

ISBN : 2-7606-1727-0

Note : rel. Dans un emboîtement

Psyché au cinéma / Marcel Dugas ; présentation de Sylvain Campeau
Montréal : Triptyque, 1998.

ISBN : 2-89031-315-8

Note : Éd. Originale, Montréal : Paradis-Vincent, 1916.

Psyché au cinéma / Marcel Dugas ; présentation d'André Roy Montréal : Les Herbes rouges, 1998.

ISBN : 2-89419-134-0 (br.)

Note : Édition originale, Montréal : Paradis-Vincent, 1916 ; Poèmes.

Autographes

Quant à « Salve alma parens », c'est un poème d'amour pour mon pays, comme tu sais. J'y ai vécu une enfance et une jeunesse qui ne furent pas dépourvues de bonheurs. Des morts qui me sont chers y dorment quelque part. vivant depuis des années loin de chez-moi, tu ne saurais croire comme la nostalgie parfois me hante. Probablement que tu as raison de croire que j'y souffrirais davantage maintenant que j'irais vers des fantômes éteints.

Marcel Dugas

Lettre du 31 octobre 1933 à Victor Barbeau



Rue Sainte-Anne, Saint-Jacques-de-l'Achigan – Collection BANQ
(Photo L. Charpentier, Montréal)

À M. l'abbé Lionel Groulx, ce chant à mon pays que je crois aimer plus que tout autre. Cet amour n'excluant pas, d'ailleurs, celui que l'on doit à l'Œuvre. Marcel Dugas qui finira bien par relire l'Évangile [?] et tout l'abbé Groulx dont l'œuvre est un autre évangile [?].

À Monsieur Ferréol Jobin, honneur de l'Église canadienne, par sa foi, sa distinction d'esprit, son grand talent dont il est gardé un inoubliable souvenir, son âme généreuse et vibrante, ce chant à l'adresse de mon pays est offert. Cordial et respectueux hommage.

À madame Lotta Hitschmanova, docteur de l'Université, ce chant à mon pays.



Saint-Jacques-de-l'Achigan - Collection BANQ
(L. Gobeille, Montréal)

SALVE ALMA PARENS

J'userai pour parler de toi d'un ton familier et j'appellerai chat un chat. Non pas que je sois devenu l'ennemi de la subtilité. Mes poètes, comme Dieu, parlent sur un Sinaï entouré de nuages et d'éclairs. Ils ont créé un paradis d'images, un ciel où les mots ont leurs mystères comme les étoiles. Je ne les renie point. Mais il me plaît aujourd'hui de te parler comme un enfant à sa mère, de te caresser avec les syllabes les plus simples et les plus claires. Et tu me pardonneras, si tu veux, mon audace et peut-être ce que tu appelleras mon cynisme. Il n'importe, si tu y découvres mon amour et ma foi en ton destin. Comment pourrais-tu refuser le cri de tant de sincérité. Et si je te blesse, Mère, ne sais-tu pas pardonner ?

Si lointaine que tu sois, je n'ai pas perdu le souvenir de ce que tu es et je devine ce que tu seras plus tard, dans un siècle, lorsque des flancs du possible, belle et grande, tu apparaîtras marquée au front du sceau de la maturité. On te proclamera glorieuse entre toutes les terres du monde et les siècles viendront te prendre par la main. Car, toi aussi, tu auras fabriqué de la gloire et tu fatigueras les oreilles humaines de la clameur de ton orgueil.

Pour l'instant, tu es jeune encore et danses avec ivresse sur les rives des fleuves et des lacs. Ils sont à toi : tu peux en être fière. On les dit prétentieux, mais ils ne sont que grands.

Ils ont vu l'ambition, la gloire, l'apostolat et le martyr refléter dans leurs flots des figures inédites. Avant que le civilisé ne vînt, les tribus sauvages allumèrent des feux de joie, troublant le silence des solitudes du cri fauve qui s'échappait de leurs lèvres.

Ils ont miré le visage du carnassier, contemplé les manèges de l'instinct et, un jour, l'homme qui, avec ses mains et son génie, construit des maisons et des temples. Car des vaisseaux, soulevés par l'espoir du vieux monde, sillonnèrent leurs vagues et, un matin ou un soir, ont apporté la parole de foi, la prière, le vrai Dieu.

Sur leurs rives, un peuple est né. Il a grandi et il saura bien ce qu'il veut de lui-même quand il aura cessé d'être pauvre et sera en possession de ses forces créatrices.

Il a quatre siècles d'existence à peine ; il vient de se retourner sur sa couche. De ses yeux fureteurs, il fouille l'horizon. Il demande du pain et des jeux ; il va exiger bientôt ces grands hochets qui passionnent des peuples vieilliss et ces idées qui fleurissent d'illusions leur tête et leur servent à tromper la mort.

Il s'est levé, certes, et dans l'inexpérience de sa jeunesse, sa confiance inébranlable, il choisit de ses doigts malhabiles les matériaux du futur, les amasse, les empile. Vienne l'homme, l'architecte, le créateur, et ces amas de richesses serviront à la cathédrale, à l'œuvre mûre.



Résidence de Joseph Marion - Collection BANQ

Petite patrie si chère dont le nom prononcé frappe l'âme, ouvre des sources jaillissantes. Petite patrie, arche sacrée où l'homme dans son souvenir passe et repasse. Petite patrie, passerelle jetée entre deux mondes.

Tes érables étaient si beaux ; leur doux feuillage palpitait de nids et les feuilles tremblaient d'extase quand le rossignol de minuit égrenait sa chanson divine. À l'ombre de tes tilleuls, ma jeunesse épia les proies du bonheur ! J'ai couru dans tes chemins, hanté ton église où mon âme, priante, se mêlait à l'encens et aux grondements des orgues. J'ai tout aimé de toi : terre, ciel, bois, moissons et les sapins neigeux qui tendaient leurs branches dans l'hiver inexorable. Et ces veillées pleines de rires, d'histoires et de tabac. Comme ils fumaient ton tabac avec délices, les gars, les grands gars de chez nous ! Richesse âcre ou mielleuse, suc de cannelle ou relents d'enfer emportant bouches et gosiers.

Petite patrie dorée par la lumière ou battue des grands vents, de la neige et de la pluie, ton image tremble en moi comme une gestation, un amour indicible. J'ai le désir de vous, grands ormes berceurs où mon enfance a ri à la lumière et, dans ma vieillesse solitaire, je tends vers votre ombre mes mains suppliantes.

Et il y a la grande patrie, celle qui s'avance vers les siècles de l'avenir avec sa figure avide de gloire. La terre, travaillée en tous sens, où les morts tiennent conseil, s'entraîne vers les possibles. Quels fruits en jaillissent, et faune et flore ! C'est prodige des yeux et nourriture des corps.

Couché, en rêve, sur le sable de ton fleuve, j'évoque le passé dans ce vent qui agite les arbres ; je trempe mes doigts de fièvre dans le flot qui vient mourir sur la grève. Je tends l'oreille – comme le chasseur qui guette le gibier rare. Moi, je ne suis qu'un chasseur d'images et fouetté par les vents imaginaires, je vis dans ce rêve qui est la réalité de ton histoire. Je recrée le passé pour qu'il réchauffe ma vieille âme. Ce fleuve chante le poème initial. Ce dur poème où, sur la glèbe encore inviolée, marchèrent jadis les héros et les saints.

Ruban de pourpre déroulé sous mes yeux ; ruban maculé de mots et de sang, de fastes, de ruées grandioses et sauvages ; ruban où s'imprimèrent le visage des hommes et des femmes, où s'estompent la cité primitive, les clochers habillés de prières, la rive ensorceleuse enchantant un peuple qui ne voulut pas mourir.

Mais pourquoi dormir sur ce passé ou tant scruter l'avenir, chercher à le faire tenir dans des mots, car il les dépassera tous. Le présent existe : courons nous enivrer au charme de sa réalité.

Ce pays a un corps et une âme ; ce pays respire dans chacun de ses habitants, mâles et femelles.

Les filles sont belles et simples, quoique parées – quelques-unes, certes, perdues de « manières », de curiosités quotidiennes, rêvant de chapeaux et de « machines ». Elles aiment les colliers, boucles d'oreilles, bracelets et tout le reste ; elles s'habillent comme la reine de Saba ou simplement, sans bijoux et sans fard.

Filles-fleurs qui ploient sous l'averse ardente des journées d'août.

Filles enrobées dans un manteau d'hermine et qui, des entrailles du sol, surgissent comme des statues de sel, car c'est l'hiver.

Dans leurs yeux, comme dans un miroir, le désir se baigne. Le désir ! Tous les désirs. Mais celui-là entre autres, le meilleur : au bout de l'allée, le jeune « cavalier » s'avance, sourire aux lèvres, portant sa force, tel un talisman. Elles l'ornent de qualités : il est beau, ses regards brillent. Elles courent au-devant de lui, l'entourent, font chaîne. Et c'est un prisonnier. Il ne sait laquelle choisir, il les choisit toutes d'abord, pour ensuite prendre le bras de l'élue. La chaîne se rompt. Ils sont libres, ils peuvent courir le monde ; la joie emplit leur cœur et leurs bras. Ils peuvent courir : le monde leur appartient.

O jeunesse, fleur du ciel, ambrosie de la terre ! Pourquoi ne pas rêver, amasser dans ce moment béni la félicité humaine ? Oublier ceux qui ont souffert, qui ne furent jamais heureux, qui ignorent de telles joies, et traînent dans leur poitrine un cœur qui ne s'est jamais ouvert.

Que les lèvres se joignent pour qu'il y ait sous le ciel un peu plus de bonheur !

Le miracle va descendre de sa maison idéale.

Cessez vos sacrifices, essuyez vos larmes ; jetez loin de vous suaires et cilices et venez, troupes fraîches et riantes, à la fête qui vous appelle.

Venez prendre le bonheur à pleines mains. Ouvrez large votre cœur afin que le vent de l'ivresse s'y engouffre tout entier.

Et tes gars ! - Ils sont grands de taille, petits, moyens : ce sont des tournesols, des lys, des soleils. Ils ont un teint rouge vif de pomme, éclat du fruit natal sur l'arbre, au temps de la cueillette.

Ils adorent la force et le plaisir. On les trouve sur toutes les pistes du sport. Comme Antée, ils captent de leurs pieds fermes la vertu du sol.

Narines ouvertes, ils aspirent le vent salubre des savanes et des forêts, pareils à ces pionniers et défricheurs de jadis qui posèrent les bases de notre empire.

Ces filles et ces gars assurent la persistance de la race dans un coin perdu de l'Amérique. Ils parlent français. C'est bien pour cela que ce coin perdu de l'Amérique revêt une signification spéciale, miraculeuse, paradoxale. Autrement, il n'en faudrait pas parler.

L'arche flotte sur les eaux ; elle porte sa cargaison sacrée qui s'avance vers les rives du futur. Depuis trois siècles, elle est sauvée du déluge – celui des événements qui changent la face du siècle, le visage des peuples – celui de l'histoire qui pétrit les hommes dans son creuset.

Les vieillards lèvent les yeux sur cet avenir en fleur, sur ces générations vives, alertes, qui courent à la conquête sur les grandes routes.

Les vieillards qui descendent sur le versant de la montagne regardent avec envie ce lever d'aube, ces nouveaux venus en marche vers les îles de la promesse, heureux de porter les mains sur les trésors de la vie pour les faire fructifier. Ils augmenteront les legs ; ils créeront des jardins nouveaux où toutes les fleurs vont fleurir.

Dans le soir, l'érable balance ses bras vénérables. Doré par le soleil, dispensateur d'un suc unique, il évente sa vieille âme symbolique. Depuis un temps immémorial, il a nourri ses fils des eaux les plus vives : ces eaux qui traînent un goût d'ambrosie, un filet de nectar.

Quand vient l'automne, son feuillage berce la mort de l'été. Apothéose des feuilles où le rouge le plus sanglant alterne avec le vert le plus tendre. Charme de la beauté finissante, mêlé à ce qui ne veut pas mourir encore. Orchestration des déclinés, et ce fin travail des soleils morts ayant laissé dans leurs ramilles des baisers de feu. Fête de la couleur !

De ces feuilles – tellement elles sont belles ! – on voudrait se construire un lit de repos ou d'amour.

Dans le soir, l'érable balance ses bras séculaires. Il évente sa vieille âme symbolique.

Ma terre, quel est donc ton secret ? Tu peux bien me le dire, car je ne le crierai pas sur les toits. Tout au plus me contenterais-je de confier ce secret aux pages d'un poème. Dis-moi, les soirs de juillet, lorsque le soleil descend, ne te retournes-tu pas sur toi-même pour regarder frémir, monter, tel un grand désir sur l'horizon, ta glèbe ensorcelée, tes animaux, tes forêts, tes rivières, tes jardins, dans ce ciel qui crépité ainsi qu'un brasier d'amour ?

Je crois que tu te regardes dans le miroir des sources et que tu te trouves belle. Les dieux de l'éther s'élancent vers toi ; ils couronnent ton front jeune : ce sont, hésitantes, au bord de la nuit, les étoiles qui déjà te sourient avant qu'ils ne te parent de leur éclat.

J'en ai la certitude, tu mêles tes soupirs d'ardeur avec ceux des hôtes nocturnes qui peuplent les espaces – royaume où se débat un autre univers parmi les rayons et les ombres, la bataille des éléments, la promenade oscillante des planètes.

Pour faire plaisir à l'Évangile, tes montagnes bondissent dans l'azur, escaladent l'infini. Elles bouleversent tellement l'ordre établi que, si on les regarde bien, on les aperçoit enveloppées d'un vêtement de sang, sous le voile épandu des feuilles mortes. Et tu ris de ta puissance et de cette splendeur qui est tienne.

Dans le jour qui va s'éteindre les correspondances s'établissent.

Tous les nids sont secoués d'un même frisson, et les nacelles aériennes partent pour le voyage sidéral.

Nacelle où le plus petit des oiseaux qui vainement chercha sa pâture s'élance vers les enivrements de l'empyrée, la corolle céleste, humide de larmes séraphiques, où il ira étancher sa soif.

Voici l'oiseau-mouche remontant de la terre éblouie de sa beauté vers je ne sais quel golfe astral qui, dans la sphère divine, attend son retour. Et voici l'aigle, l'hirondelle, les autres, les innommés, commençant l'ascension sublime. Sûrs d'eux-mêmes, enivrés d'espace, buvant la joie éparse des choses, ils saluent d'un geste de leurs ailes le soleil qui va mourir.

Et ce sont les soupirs des nids visités par les derniers rayons : le cri de la mère-oiseau qui remercie d'être traversée par cette chaleur.



Le presbytère de Saint-Jacques-de-l'Achigan - Collection BANQ

Immobiles, cuits, vernissés, les arbres agitent faiblement la chevelure de leurs branches. De chacune, un peuple minuscule monte et descend : mouches, abeilles, fourmis. Ils sont obsédés de stridulements, et le bec fin du pivert troue leur écorce mousseuse. L'écureuil lèche ses pattes en dévorant l'espace du soupçon de ses yeux. Assailli de mille craintes, il semble un petit roi Lear de ce royaume de branches et de feuilles. Et l'ombre de Pan erre sur l'herbe soyeuse.

Des jardins paraissent s'envoler, saisis par l'étreinte des génies de l'air qui roulent sous des jonchées de roses, de dahlias et de marguerites.

Sur le bord des sources, Narcisse effeuille dans leur miroir son cœur qui fuit, rapide comme la flèche, insaisissable comme la pensée.

Là-haut, plus dense, mûr ainsi que le fruit qui va se détacher, l'azur, épanoui. Dans sa passion de lumière, il ramasse ses énergies et son audace. Il lutte désespérément contre la fin, la chute vers l'obscurité.

Les idées pures térébrent de leur vol obstiné ce zénith aux confins de la splendeur. Elles tourbillonnent autour de l'âme des poètes et des apôtres. Fines, effilées, créations de l'esprit las des vanités de la terre, elles jouent sur le seuil de l'éternité, porteuses du rêve et de la douleur des hommes.

C'est votre âme, poète, qui par vos deux yeux fouilleurs, voyage dans l'éther, cherchant à retrouver le squelette de l'amour défunt, l'archétype, le fin simulacre de vos tendresses, un fantôme échappé de l'oubli.

C'est votre âme qui, par vos regards blessés et priants, confie à l'azur une peine qui ne sait pas guérir, une angoisse que les hommes ne peuvent apaiser, un secret qui va se perdre dans l'univers stellaire, gardé par le silence.

Une vieille, aux bandeaux blancs, courbée sur elle-même, égrène de ses doigts nouveaux, un rosaire. Quelque part, sur le versant d'une colline, les morts dorment sous des croix.

L'hymne à la terre s'échappe de tous les gosiers, de toutes les bouches.

La terre tressaille, ivre-morte, de ces adulations qui s'élèvent des hôtes qui l'habitent.

La terre prie, vénère, adore les puissances célestes.

Le soleil descend toujours ; son agonie glorieuse va cesser.

Soudain, dressée sur ses pieds d'ivoire, la nuit s'assied sur l'horizon ; elle presse dans ses bras le jour qui s'écroule.

O nuit plus enivrante que le jour le plus parfait !

Voici sonnée, cette heure du ciel ! Le rival de la terre, en beauté, accuse en ce moment sa plénitude rayonnante. Il accapare toute la lumière et la verse, en coulées d'opale, sur notre planète endormie. Il n'est point avare d'échanges, de communications, de messages. Il est la voix qui parle intarissablement et le chemin par où s'engage le rêve des hommes fatigués du tumulte terrestre.

Ils disent adieu à leur corps charnel pour un départ où l'esprit et l'âme sont les navigateurs aventureux, assoiffés de paix ou tendus vers l'étoile qui n'a pas encore été découverte.

La sphère éthérée s'émeut de ce grouillement d'âmes devant la porte de ses mystères qu'elle garde si jalousement. Elle semble offensée des regards douloureux, braqués sur les parois fragiles qui dérobent à la connaissance ces merveilles sur lesquelles la main des terriens ne s'est pas encore posée. Mais du cœur pleurant des étoiles s'échappe une pluie de douceurs. Homme, cesse de souffrir et de chercher. Accueille ce repos, ces larmes nocturnes qui veulent être pour ton âme une rosée de grâce qui sanctifie : c'est l'heure de la prière de minuit.

Seigneur, vous avez créé les fleurs, la nuit et le jour, et l'homme avec ses cinq sens. Vous avez placé cet homme parmi les fleurs et vous lui avez donné des yeux pour regarder la terre qui est belle. Vous l'avez induit en tentation. Et il s'est approché de ces fleurs avec ses cinq sens. Il a voulu les respirer, les presser sur sa bouche, les étreindre. Et parce qu'il avait une volonté, il en a usé pour son plaisir durant les rapides minutes que vous lui avez accordées pour vivre cette vie. À cause de cette volonté qui lui vient de vous, et parce qu'il était fait selon votre ressemblance, il a voulu être maître de tout. Mais un maître sans sagesse, faillible, entouré de lisières et d'empêchements. Et parce qu'il était faible et malheureux, il a tenté de parfaire son désir. Dans toutes les choses créées, il a cherché à bercer sa misère, son cœur plein d'orgueil et sa chair mendiant d'amour. Il lui est arrivé de regarder l'univers et lui-même avec des yeux pleins de larmes. Souvent, avec ses regrets et sa mémoire enchantée, il a su rajeunir sa vieille âme. Tout un paradis tremblant s'y reflétait avec ses archipels de délires et d'ivresses.

Cet homme s'est ingénié à faire éclater ses limites. Pardonnez à cet homme qui n'est pas autre chose qu'un homme et qui, certes, n'a rien d'un dieu.

Il vous a tant aimé, jadis, quand votre nom passait sur ses lèvres d'enfant. N'a-t-il pas usé de ses genoux les marches de vos temples et mangé à ces Tables où vous distribuez le pain des élus ?

Il vous a tant aimé avant de s'approcher de ce monde avec les cinq sens que vous lui avez donnés.

Pour tout dire, il vous aimait malgré la tyrannie qu'exerçaient sur lui ces téléphones vivants, pleins d'appels et de sollicitations. Sans doute, bien mal, avec cette contradiction de l'esprit et de la matière où il semble que devant eux la raison s'abolisse. De la sorte, il était semblable à tous ceux que vous lui avez prêtés comme compagnons, amis et ennemis, associés d'un jour et que parfois la vie sépare.

Puis il a couru le monde de l'imagination et celui qui appartient à la géographie.

Avec ses cinq sens, il s'est approché des créatures du jardin terrestre. Il les a regardées, touchées, aimées avec le même délire que, le jour où petit, il savait vous adorer et meurtrir sur vos pieds crucifiés sa bouche ivre de cris.

Vous étiez muet, Seigneur, devant ce débordement d'amour, et votre tête pâle continuait à s'incliner sur votre poitrine sans qu'un mot en jaillisse.

Mais que le silence des humains est plus épouvantable encore, et leur cruauté infiniment plus ravageante que ce halo mystérieux où votre voix dort éternellement derrière vos lèvres décharnées.

On vous a tué, et vous ne pouvez plus parler ! Des êtres existent qui se sont tus et se taisent toujours. Seigneur, votre créature peut tellement souffrir que, parfois, elle vous ressemble, attachée à une croix, les bras cloués et le cœur transpercé par le fer.

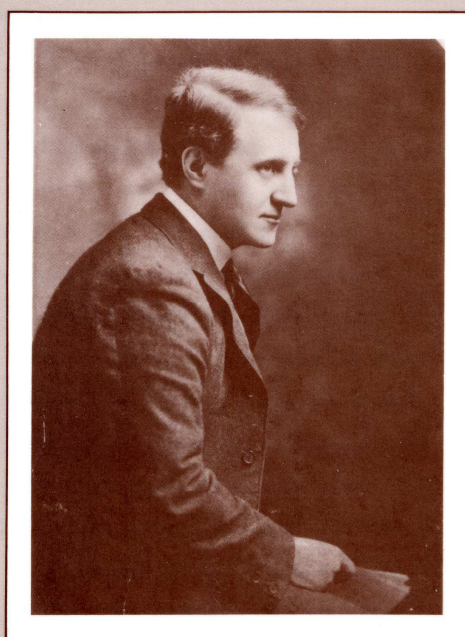
Seigneur, vous êtes meilleur que la créature sortie de vos mains, puisque vous comprenez tout. Les hommes qui ne sont qu'à votre image sont privés de comprendre autant que vous.

Puisque vous avez créé le désir, vous savez mieux que tous qu'il se peut exercer en dépit de ce que l'on a inventé pour l'empêcher de s'assouvir.

Seigneur, vous êtes parfait !

Louis-Guy Gauthier

**“Que sont mes amis devenus...”
Correspondance adressée
à Marcel Dugas
de 1912 à 1947: chronologie**



Joliette
Edition privée

1987

Couverture de « Que sont mes amis devenus... »

« Que sont mes amis devenus... » : correspondance adressée à Marcel Dugas de 1912 à 1947 : chronologie. Compilé par Louis-Guy Gauthier. Édité par Réjean Olivier. Joliette, Édition privée, 1987. vi, 184 p. : ill., portr. ; 28 cm. Collection Œuvres littéraires de Lanaudière 1.

La semaine dernière, à propos de « Que sont mes amis devenus... », je me suis laissé aller à de ces réminiscences anecdotiques qui sont le sel de l'histoire. Il s'agissait de Marcel Dugas, poète oublié à demie, dont l'œuvre mériterait qu'on la ressuscitât. L'homme était, paraît-il, le charme même, bavard qui aimait le silence, mélancolique joyeux, aussi simple et bon enfant qu'il était cultivé, patriote et pourtant qui avait choisi l'exil... (Page 33)

Jean Éthier-Blais

Le poète, comme il se doit, meurt seul

Jean ÉTHIER-BLAIS

Les carnets

Il est bon, parfois, de se replonger dans le passé, surtout lorsqu'il est littéraire. Car la littérature a cette qualité exceptionnelle : elle assure l'immortalité. À cet égard, les notes critiques qui accompagnent les chefs-d'œuvre sont souvent aussi intéressantes que l'est le texte lui-même. On y découvre mille personnages attachants, qui renaissent en caractères imperceptibles. En réalité, ils ne sont jamais morts. Ils attendaient tout simplement, dans un recoin, que le metteur en scène de la vie universelle leur fasse signe. Ils avancent sur le devant de la scène, jusqu'à la fosse ; ils saluent, racontent et retournent à l'ombre jusqu'à ce qu'un autre lecteur les découvre. Aucun auteur ne disparaîtra et nous sommes tous voués à devenir, quelque jour, silhouettes du passé. Certains d'entre nous renaîtront plus jeunes que jamais.

Ceci n'empêche pas la postérité d'être injuste. En ce moment, Nelligan est à la mode. Les années 1900 sont vues à travers le prisme déformant de son œuvre. Ce fut un remarquable poète enfant. Mais il avait un rival, Paul Morin, qui, lui aussi, avant d'avoir franchi le seuil des vingt ans, écrivit un chef-d'œuvre, « Le Paon d'émail ». On peut même dire que Morin est un autre poète que Nelligan, par la maîtrise du langage, la profondeur mélancolique d'une pensée qui refusait la sentimentalité, par la pudeur enfin. Or l'on ne parle jamais de lui, qui est sans doute notre plus grand lyrique. Tout pour Nelligan, qui correspond aux normes édictées par l'inculture généralisée. Il dépasse notre médiocrité, bien sûr, mais elle lui est congénitale, on la trouve aussi en lui, introuvable chez Paul Morin. Cependant, on peut être assuré qu'un jour, si notre système d'éducation porte les esprits vers le haut (Sera-ce jamais le cas ?) Morin s'avancera, lui aussi, jusqu'au bord de la fosse et, lorsque les réflecteurs le frapperont au visage, lui, paon, cendre et or, Géronte enfin, il resplendira de tous les feux de son âme ardente et chargée de tristesse. On trouve tous les scénarios dans les mémoires de ce temps, ceux de Victor Barbeau, de Ringuet, de Robert de Roquebrune. Et, derrière Morin et Nelligan, sautillant, maniéré, vêtu à la Bruant, déclamatoire et passionné, secret aussi, apparaîtra, à la surprise du commun, Marcel Dugas, être improbable et vénérable jeune dieu de notre littérature. Il surgira au milieu des feux de Bengale, déclamant du Verlaine, nous parlant de la comtesse de Noailles et de Canudo, toujours précieux, toujours nécessaire.

Je n'ai pas connu Marcel Dugas, mais j'ai beaucoup fréquenté son neveu, le père Guy Courteau, et sa nièce, Bérengère. Deux êtres de haute civilisation, lettrés, musiciens, extrêmement distingués d'allure et de propos. Comme son oncle Marcel Dugas, le père Guy Courteau poussait jusqu'à une douloureuse manie la perfection du style. Vingt fois sur le métier n'était à ses yeux qu'un point de départ. Il polissait ses textes au point qu'il n'en a laissé aucun. On peut dire que la crainte du solécisme était liée chez lui à celle de Dieu. Par sa culture, il brillait parmi les jésuites de sa génération, qui comptait des hommes comme Hertel et le père Maurice Vigneault. En réalité, son tempérament était celui d'un archiviste à la recherche de tous les papyrus. Le père Guy Courteau avait voué à son oncle un véritable culte. Il a beaucoup écrit sur lui, sur ses origines, son éducation, ses années parisiennes. Marcel Dugas a choisi l'exil, la France, les amitiés européennes, la vie là-bas. Je me suis plongé dans le destin en lisant l'ouvrage qu'a mis en place M. Louis-Guy Gauthier sous le titre : « Que sont mes amis devenus... » s'agit, en réalité, d'une chronologie de la correspondance adressée à Marcel Dugas de 1912 à 1947. Je crois que nous sommes loin du compte. D'abord, parce que nous n'avons pas la liste des correspondants européens de Marcel Dugas. Ainsi, nous savons qu'il fut un ami d'André Thérive, critique célèbre à son époque. Thérive et lui fréquentaient chez Mme de Pomairols, à Paris. À une époque où le téléphone ne faisait pas encore ses ravages, où les gens s'écrivaient ce que nous nous racontons de vive voix, Dugas et Thérive se sont sûrement écrit. Où est passée cette correspondance ? Il y a tout un travail de recherche à faire sur la vie et les amitiés de Dugas à Paris. Dans « Que sont mes amis devenus... », on trouvera la liste des adresses parisiennes de Dugas. Est-ce assez ? Il reste peu de ses contemporains. Qui s'occupera de débroussailler ce passé ?

J'ai parlé plus haut de la nièce de Marcel Dugas. À une certaine époque, je voyais souvent Bérengère Courteau. Elle me parlait de son oncle, de sa vie, de ses voyages, de son retour à Ottawa et à Montréal, en 1940. Elle me racontait aussi sa mort, me confiait des clichés de lettres, que j'ai fait paraître dans « Études françaises ». Elle vivait dans la crainte d'un chercheur qui n'avait, semble-t-il, qu'une idée en tête, celle de lui arracher les souvenirs de Marcel Dugas qu'elle conservait par-devers elle. Un jour, elle me les offrit. Il s'agissait d'une caisse contenant des lettres, des cartes postales, des livres. Je me souviens en particulier de l'édition rarissime des Poèmes publiés en Chine par Alain Grandbois, dont la presque totalité de l'édition disparut dans le fleuve Jaune. Marcel Dugas, destinataire privilégié, avait reçu son exemplaire dédicacé par la poste. J'aurais dû faire l'inventaire de cette caisse. Mais non. Bérengère Courteau voulait se défaire de ces reliques. Je téléphonai à la Bibliothèque nationale et persuadai Bérengère Courteau de faire un don à nos archives.

Cette femme intelligente et sensible comprit immédiatement à quel point il était essentiel que les écrits et le témoignage de Marcel Dugas fussent sauvés des prédateurs. La postérité est le seul juge, à laquelle tous les écrivains font appel implicitement.

Je veux terminer ce premier article consacré à Marcel Dugas (je parlerai plus longuement de lui et de son œuvre, la semaine prochaine) par une anecdote, qui souligne la relativité de tout. Nous sommes à la merci des souvenirs, de la fidélité de la mémoire. Édouard Herriot disait d'elle qu'elle était une faculté qui oublie. Au cours de mes conversations avec Bérengère Courteau, elle me racontait par le menu les derniers instants de Marcel Dugas. Le 15 novembre 1946, il tomba foudroyé. Où ? À la maison ? Chez des amis ? Dans un endroit public ? Cela n'a pas grande importance. On le transporta à l'Hôtel-Dieu, où il agonisa pendant trois semaines. Il y mourut le 7 janvier 1947. La première version est la suivante. Dans sa chambre, entouré de soins, Marcel Dugas attendait la mort avec une patience d'ange. Il souffrait, mais en silence, modèle de résignation et de foi, offrant ses douleurs pour le rachat de ses péchés et de ceux des autres. Ses amis, ses admirateurs, sa famille se pressaient en foule à son chevet. À tous, il offrait le même visage serein, aspirant à l'éternité. Il meurt doucement dans les bras de ses proches. Il est universellement regretté. Un jour, au restaurant, je raconte ceci à un vieux Montréalais, ami de Marcel Dugas, intellectuel sceptique et sans détours. Il me donne de cette disparition une version différente. Un jour, il apprend que Marcel Dugas est au plus mal. Il se hâte donc à l'Hôtel-Dieu. À peine sorti de l'ascenseur, des cris horribles parviennent à ses oreilles. Au bout d'un long couloir, il arrive à une salle où, sur son lit, entouré de grabataires, Marcel Dugas souffre et geint. Ses camarades de chambrée se lamentent. Eux aussi. Le tout est propre, hygiénique, ces mourants sont l'objet de soins corrects, impersonnels. Sans être omniprésentes, leurs familles ne sont pas tout à fait absentes. Le poète, comme il se doit, meurt seul. Il a vécu solitaire, il s'en ira de même. Il mourra au milieu des siens, qui sont des malades indifférenciés, car tel doit être le destin du poète. N'est-ce pas ainsi que sont morts Nelligan et Paul Morin ? En écoutant ce second témoin, mais témoin d'une réalité opposée à la première, je me disais que l'histoire tirerait au clair cette énigme. Je la donne pour ce qu'elle vaut, pour cette part de mystère qui entoure chaque créateur. Sans doute y a-t-il une troisième version, qui est la bonne. Qui se souvient ?

Le Devoir, samedi 16 avril 1988



L'intérieur de l'église de Saint-Jacques-de-l'Achigan - Collection BANQ

Marcel Dugas et la nostalgie du non-dit

Jean ÉTHIER-BLAIS

Les carnets

La semaine dernière, à propos de « Que sont mes amis devenus... », je me suis laissé aller à de ces réminiscences anecdotiques qui sont le sel de l'histoire. Il s'agissait de Marcel Dugas, poète oublié à demie, dont l'œuvre mériterait qu'on la ressuscitât. L'homme était, paraît-il, le charme même, bavard qui aimait le silence, mélancolique joyeux, aussi simple et bon enfant qu'il était cultivé, patriote et pourtant qui avait choisi l'exil. Il est né à Saint-Jacques-de-l'Achigan en 1883. Sa famille, d'origine acadienne, était faite de commerçants, d'ecclésiastiques, de lettrés. On y aimait. L'éducation et les livres. L'un des neveux de Marcel Dugas, le père Guy Courteau, devint jésuite. Il avait conservé le caractère Dugas, aimable, grand seigneur, amoureux fou des lettres, généreux, rieur, de tempérament nerveux. J'imagine Marcel Dugas ainsi. Très tôt, le jeune homme joua au poète. Il se savait être d'exception. Son neveu note « qu'enfant, il abhorrait le travail manuel, le sarclage du tabac ou autres travaux des champs ». Marcel Dugas sarclant le tabac. On croit rêver. Il fit ses études au Collège de l'Assomption où il lut des livres qu'on trouva dans les bibliothèques des collèges québécois jusqu'à ce que s'éteignit la lumière de l'enseignement : Gratry, Ollé-Laprune, Bourget, les poésies de Rodenbach, cet autre mélancolique. Sans doute l'imagination de Marcel Dugas fut-elle bercée par le portrait que fit Lévy-Dhurmer de Rodenbach. C'est le poète à l'état pur, diaphane entouré des clochers de Bruges, devant des remparts et une eau stagnante. Marcel Dugas aimait se déguiser, jouer la comédie. Son monde était, de toute évidence, ailleurs.

Il n'alla à Paris qu'à l'âge de vingt-cinq ans, déjà homme fait. Il y vécut jusqu'en 1914. Les guerres le chassaient de France. Au cours de ce premier séjour, Marcel Dugas se lia d'amitié avec Léo-Pol Morin, pianiste illustre, familier de Ravel et de Cocteau. Il connut aussi Riccioto Canudo, le surréaliste italien. J'ai cherché en vain le nom de Dugas dans l'ouvrage monumental que Giovanni Dotoli a consacré à Canudo. Pour les savants européens, nous sommes (et serons toujours) menu fretin. Un chercheur cherchera-t-il ? Trouvera-t-il, dans les papiers de Canudo, trace de notre espiègle compatriote ? Chose certaine, Marcel Dugas s'enivra de Paris, en fit le lieu choisi de son âme. Dans une lettre à l'un de ses amis, Cicéron lui parle de la tonalité particulière de la lumière, à Rome.

Marcel Dugas fut sans doute l'un des innombrables fervents du gris parisien, qu'on retrouve aussi bien chez Watteau que chez Caillebotte. De retour à Montréal, il écrit, publie, sur Verlaine, Péguy, sur Lozeau, Delahaye, Paul Morin, René Chopin, le haut du panier, en somme. Il est significatif de constater que Dugas ne chante pas les louanges de Nelligan. Cette jeune gloire ne fera surface qu'après la Deuxième Guerre mondiale. Avec quelques amis, il fonde « Le Nigog », ce brûlot anti-régionaliste, universaliste.

Les patoisants relèvent toujours la tête, dans le but de masquer leur absence de talent et de reléguer notre littérature à la poubelle de l'histoire. Les joualisants de l'époque avaient des adversaires de taille, comme Victor Barbeau et Roquebrune ; surtout, ils n'avaient pas encore maîtrisé les règles de la terreur intellectuelle. On a oublié leurs noms, sauf, plus tard, celui de Valdombre, qui, lui, était essentiellement un provocateur. Marcel Dugas se jeta dans la mêlée, en vrai preux de la littérature.

« Le Nigog » est de 1919. Dès 1920, nous retrouvons Marcel Dugas à Paris. Il y gagnait sa vie comme archiviste, copiste de documents à la Bibliothèque nationale du Canada et au ministère de la Marine, en somme, petit fonctionnaire. Il mangeait au Pommier normand, en face du Sénat. J'y fus plus tard, en compagnie de Hertel. La patronne n'avait pas oublié Marcel Dugas. Entre les deux guerres, il écrit deux ouvrages importants : ses aperçus de littérature canadienne en 1929 et, surtout, son Fréchette en 1934. Dugas, comme Hertel du reste, est un auteur à répétition qui n'hésite pas à replacer dans un second ouvrage des textes qui ont paru dans un premier. Il oblige ainsi son lecteur à le relire. Il n'en reste pas moins que, sous des dehors lyriques, ses jugements critiques n'errent pas. Il avait le discernement infailible et la postérité a retenu l'essentiel de ses choix. Il ne défendait que la littérature et ne croyait pas, comme le faisait Mgr Camille Roy à l'époque, que les critères universels ne devaient pas s'appliquer aux écrivains canadiens. Le souci de la perfection l'emportait sur l'amitié. Parfois, reconnaissons-le, trahi par l'enthousiasme, il divague et donne dans l'obscur et l'incongru. On le lui pardonne, comme à quelqu'un qui utilise la critique en tremplin de la poésie.

Voilà le grand mot lâché. Marcel Dugas est d'abord un poète en prose. Son oeuvre poétique est mince, faite de poèmes de circonstances et de plongées dans le souvenir. Mais comme elle est touchante et pure. Difficile d'accès, par ce souci qu'avait Dugas de transcender ses thèmes et d'arriver à la perfection de l'écriture elliptique, elle évoque un univers clos, que le poète refuse d'étaler au grand jour, celui de l'enfance, des amours malheureuses, du décor parisien, source de joie et de mélancolie.

Il est évident que Dugas est d'abord un poète élégiaque tourné vers lui-même et la tristesse de vivre, les désillusions de l'âme et du cœur. Il est particulièrement touchant lorsqu'il évoque son enfance, la grande clarté dans laquelle elle a baigné, le ciel bas, la terre onduleuse et ces regrets incompréhensibles qui peuplent l'enfance des poètes, comme s'ils étaient nés pour souffrir. Souffrir, porter la souffrance des autres hommes.

Il y a, dans toute l'oeuvre poétique de Dugas, cette sorte de nostalgie du non-dit, le secret de son existence, qui ne prendra tout son sens que lorsque sa biographie aura été écrite, lorsque l'iceberg des désirs, des malheurs véritables, livrera autre chose que sa pointe.

Nous ne connaissons pas le vrai Dugas, pour la simple raison que les documents nous manquent, les témoignages, les souvenirs des contemporains, l'analyse de la correspondance, la mise à jour des motifs et des pulsions. Où sont les ébauches des poèmes ? Où les repentirs ? Où les différentes versions ? S'il y a un poète qui mérite cette enquête, c'est bien Dugas, car elle grandira le poète et livrera l'homme.

A Paris, il vécut en solitaire. Non pas qu'il n'y eût pas d'amis. Il fréquenta la charmante maison des Roquebrune, à Passy ; il fut, comme plusieurs, l'un des admirateurs de Josée de Roquebrune, qui faisait oublier par sa gentillesse et son esprit le côté pète-sec de Robert, hautain et qui se prenait pour un grand homme. Dugas fut des intimes de Valentine de Saint-Point, nièce de Lamartine, ami de Louise Read, fille spirituelle de Barbey d'Aureville. Il allait d'un salon à un autre, à l'époque où la vie de salon avait un sens. J'en parlai à André Thérive, qui l'avait bien connu. « Il dormait », dit-il. Et voilà pour la fidélité.

En réalité, Marcel Dugas devait, dans ce milieu, faire figure d'homme distingué, aimable, peut-être de bon Huron. On ne trouve son nom dans aucun des mémoires du temps, ni dans ceux de Léon Daudet, ni dans ceux de la comtesse de Pange, ni chez la duchesse de Clermont-Tonnerre. Je ne nomme que ceux que je connais et qui me viennent à l'esprit Il échappa de justesse aux Allemands, en 1940. Réfugié à Ottawa, il y joua un rôle auprès des jeunes écrivains de cette époque. Guy Sylvestre lui témoigna le respect qu'on devait à un pareil champion du grand style impressionniste. Son nom brilla au sommaire de « Gants du ciel », cette revue dont la réimpression en volume s'impose ...

Il mourut donc entouré de marques d'amitié et d'admiration. On écrit des thèses aujourd'hui sur des problèmes infinitésimaux de sémantique aquinienne ou sur la trajectoire d'écrivains mort-nés, mais à la mode.

On relègue un homme comme Marcel Dugas à l'oubli. Le temps passe. Bientôt, il sera impossible de faire revivre cette personnalité protéenne, faute de témoins, faute de documents. On se lamentera. Il sera trop tard et une lumière douce et fine se sera éteinte pour toujours.

Le Devoir, samedi 23 avril 1988



Le couvent de Sainte-Anne, Saint-Jacques-de-l'Achigan - Collection BANQ



Le couvent de Saint-Jacques-de-l'Achigan - Collection BANQ
(Pinsonneault Photos, Trois-Rivières)

Table des matières

Introduction par l'abbé François Lanoue, page 9

Notice biographique, page 10

Œuvres (par ordre chronologique), page 11

Autographes, page 15

« Salve alma parens », page 17

Le poète, comme il se doit, meurt seul, par Jean-Éthier Blais, page 29

Marcel Dugas et la nostalgie du non-dit par Jean-Éthier Blais, page 33

Livre numérique transféré le 2 février 2013

Livre format papier :

Achévé d'imprimer

chez Pixel (Joliette)

le 15 juillet 2007

en la fête de saint Henri empereur

pour se rappeler cet écrivain lanaudois

qui a si bien parlé de sa petite patrie.

Type de lettres employées Garamond

Papier Repro plus brite 10M

Carton Royal Fiber 80bl